

Jean-Marie Klinkenberg
(Groupe μ , Université de Liège)

L'argumentation dans la figure

(Cet article est d'abord paru dans les Cahiers de praxématique n° 35 , « Sens figuré et figuration du monde », 2001 Montpellier III, 193 pages)

Je voudrais ici défendre la thèse selon laquelle la figure de rhétorique – et je pense spécialement au trope – joue un rôle argumentatif. En formulant cette thèse, je prend à contre-pied l'idée, classique, d'une distinction entre la rhétorique des figures et la rhétorique de l'argumentation. C'est évidemment par un rappel de cette distinction qu'il me faudra commencer, avant de fournir de la figure une description nouvelle – essentiellement pragmatique –, ce qui nous permettra en troisième lieu d'aborder le problème de son rôle argumentatif.

I. Les deux néo-rhétoriques

Il y a donc deux néo-rhétoriques, que nous pourrions respectivement dénommer rhétorique de l'argumentation et rhétorique des figures. L'opposition entre elles a pu être menée de deux points de vue : selon les objets dont elles se préoccupent et selon leurs statuts épistémologiques.

L'objet tout d'abord. La première néo-rhétorique se consacrerait à l'étude des mécanismes du *discours social* général et à son efficacité pratique. Comme on le voit, elle se confond assez largement avec la pragmatique. Née chez des philosophes du droit, elle entendait occuper le terrain laissé libre par la logique, laquelle s'était formalisée au point de perdre peu à peu le contact avec la réalité pratique; or quand il s'agit de convaincre, il ne s'agit plus seulement de déduire et de calculer, mais surtout d'argumenter. Les champs d'application de la première néo-rhétorique ont donc d'abord surtout été la propagande politique ou commerciale, la controverse juridique, ou encore la discussion philosophique.

La deuxième néo-rhétorique s'est développée chez des linguistes stimulés par la recherche de structures linguistiques qui seraient spécifiques à la littérature. Cette recherche a donné naissance à la poétique contemporaine. Et cette poétique a rencontré sur son chemin des concepts élaborés dans le cadre de la rhétorique ancienne, comme celui de figure. Dès lors, on a souvent présenté cette seconde néo-rhétorique comme une "rhétorique restreinte" : restreinte par rapport à la rhétorique classique et à la première néo-rhétorique, puisqu'elle semble ne se préoccuper que des faits relevant de l'*elocutio* – une des parties de la rhétorique ancienne –, alors que la première tend à récupérer intégralement l'héritage antique et se donne donc comme plus générale.

On a également pu opposer les deux néo-rhétoriques en prenant leur statut épistémologique pour critère : la première, ayant une vocation sociale, se préoccuperait d'objets communs; elle s'intéresserait donc à l'identique, et refoulerait hors de son champ d'intérêt ce qui est réputé être l'exceptionnel. La deuxième se préoccupe de ce qui apparaît d'abord comme l'exceptionnel : la littérature a en effet souvent été décrite comme un lieu de ruptures, et la figure comme un écart par rapport à la manière réputée normale de s'exprimer; si cette seconde néo-rhétorique refoule quelque chose, c'est donc le banal.

Dans d'autres travaux, j'ai déjà démontré l'extrême fragilité de cette opposition¹. Je poursuivrai ici cette démonstration à partir du cas particulier du rôle argumentatif de la figure.

Mais nous pouvons déjà noter trois points que les deux néo-rhétoriques ont en commun².

Il y a d'abord que toutes deux sont des disciplines étudiant le discours, donc les faits de parole. Dans la mesure où elles se penchent sur l'énoncé, c'est pour y voir les traces de l'énonciation. Elles sont donc inséparables d'une approche pragmatique.

Ensuite, les deux néo-rhétoriques se fondent sur l'existence des variétés sémiotiques³, et tirent leur efficacité des corrélations existant entre la répartition de ces variétés et les différentes stratifications sociales.

Mais je voudrais surtout attirer l'attention sur une dernière parenté, plus fondamentale.

En tant que disciplines pragmatiques, les deux néo-rhétoriques ont pour principal fondement le principe de coopération. Nous aurons l'occasion de le voir en

¹ J.-M. Klinkenberg, Rhétorique de l'argumentation et rhétorique des figures, dans M. Meyer et A. Lempereur (éds), *Figures et conflits rhétoriques*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1990, pp. 115-137, *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*, Toronto, Éditions du GREF, collection Dont Actes, n° 16, 1996, *Retórica de la argumentación y retórica de las figuras : ¿ hermanas o enemigas ?*, dans *Retórica y texto*, Universidad de Cadiz, Servicio de publicaciones, 1998, pp. 61-78.

² D'autres points de ces points communs les distinguent de la rhétorique ancienne, de la manière dont science et technique s'opposent. La rhétorique ancienne était essentiellement empirique. Ce qui l'avait menée à des taxinomies abstruses dont on s'est gaussé — de la synchise à l'anandapodoton... —. La rhétorique contemporaine, elle, entend analyser *a posteriori* les faits de parole et de discours et dégager les règles générales de leur production. À l'énumération, elle substitue donc l'élaboration de modèles rendant compte de la généralité du phénomène envisagé, le souci du classement devenant ainsi accessoire. En deuxième lieu, la rhétorique ancienne constituait un ensemble de règles normatives, alors que la nouvelle n'entend plus fournir les moyens de produire des énoncés performants, mais ceux de décrire les énoncés, quelle qu'en soit la qualité. Troisième opposition : l'ancienne rhétorique se plaçait du côté de la production intentionnelle d'effets. La nouvelle disqualifie l'intention — ou, au moins, la replace au rang d'un simple facteur dans la compétence pragmatique —; elle se situe du côté de la réception et de l'herméneutique

³ Cfr J.-M. Klinkenberg, *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique* et *Précis de sémiotique générale*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 1996, coll. Culture et Communication (repris en collection de poche, Paris, Le Seuil, 2000).

détail pour la rhétorique des figures. Mais ce concept est aussi central pour la rhétorique de l'argumentation. Pour qu'il y ait argumentation, il faut en effet deux conditions : (a) il faut qu'il y ait conflit, mais (b) que ce conflit n'apparaisse pas comme insurmontable au point que l'on refuse l'interaction (c'est la position bien connue de Michel Meyer). Cette rhétorique peut donc se définir comme la négociation, par des procédures symboliques, de la distance qui sépare les partenaires, donc comme une coopération. Il n'y a en effet échange que dans la mesure où il y a à la fois distance et proximité entre les partenaires. Une identité totale, qui serait une fusion, supprime tout besoin de communication, et celle-ci est impossible dans le cas d'une altérité totale. Argumenter, c'est réaménager cette opposition, donc recourir à une médiation. L'argumentation apparaît ainsi type particulier de médiation discursive. Quant à la figure, elle consiste, comme on va le voir en détail ci-après, à associer dialectiquement deux sens différents, donc à les médier. Nous reviendrons à ce concept de médiation, qui vise ici la renégociation d'une opposition, dans laquelle les termes sont à la fois conjoints et disjoints..

II. La figure

2.1. Deux préalables à l'étude de la figure : isotopie et coopération

On entend par coopération un principe qui règle tous les échanges sémiotiques, et auxquels les participants de l'échange sont censés se conformer. À son propos, on a même souvent utilisé l'image d'un contrat.

En utilisant le terme de coopération, on ne veut pas dire que l'idéal de toute communication est que les partenaires se réfèrent à des règles stables coulées dans un code unique, qui serait parfaitement identique pour chacun d'eux; on ne veut pas davantage suggérer que ces partenaires occupent une place fixe dans la relation qu'ils entretiennent⁴. Mais la communication n'est pas un transfert linéaire d'informations, une séquence d'émissions unilatérales et décousues, mais un processus interactif, où émetteur et récepteur jouent simultanément un rôle actif.

C'est bien à cette conception dynamique que renvoie le principe de coopération : il signifie que les échanges sémiotiques sont les produits d'interactions au sein desquelles chaque partenaire reconnaît au moins une orientation commune. Cet objectif peut évidemment être très explicite ou rester implicite, il peut faire l'objet d'un véritable consensus ou s'imposer douloureusement, il peut apparaître dès le début de l'interaction où se construire au cours de celle-ci...

La formulation du principe de coopération sous forme de maximes (du genre "soyez pertinent"), classique depuis Grice, est toutefois quelque peu malheureuse : elles apparaissent en effet comme autant de recettes à appliquer afin de réussir une

⁴ Cette idée simplificatrice a suggéré à certains linguistes l'image du "circuit de la communication", circuit où chacun occupe une position que l'autre peut ensuite venir occuper (l'émetteur devient récepteur et ainsi de suite...).

bonne communication, ou encore comme autant de normes en dehors desquelles il n'y aurait que communications ratées. Par ailleurs, cette formulation – et les connotations que véhicule le mot même de coopération – semblent renvoyer à une sorte de bienséance sémiotique : ils respirent l'optimisme, voire l'angélisme.

Mais cet angélisme est démenti par les faits observés dans toutes les disciplines humaines, de la sociologie à la psychanalyse, et de l'anthropologie à la polémologie. Les échanges sémiotiques ne sont en effet pas nécessairement le fruit de consensus sereins : ils peuvent porter la trace de différences ou de tensions, et même instituer ces différences ou exacerber ces tensions. En dépit de ce que paraît suggérer la maxime de qualité, on peut très bien mentir; et nombre de discours – du communiqué militaire à certaines publicités – ont bien cet objectif. En dépit de la maxime de modalité, on peut très bien s'exprimer de manière confuse. Et nombre de discours ne s'en privent pas; par exemple ceux du patient en psychanalyse ou celui des administrations.

Il y a donc, dans l'interaction sémiotique, un principe qui semble entrer en contradiction avec celui de la coopération, compris au sens optimiste. Nous pouvons l'appeler principe de différenciation, ou de divergence. De cette apparente contradiction entre coopération et différenciation, il importe de sortir.

On peut pour cela redéfinir le principe de coopération non comme une norme régissant les relations entre partenaires, mais comme une tendance à la pertinence, observable au même moment chez chacun de ces partenaires. Il s'agit là d'un problème d'économie sémiotique. On entend en effet par tendance à la pertinence le fait que les partenaires visent tous à optimiser l'efficacité de la manière dont ils traitent l'information au cours de l'échange⁵.

Cette reformulation plus prudente du principe de coopération nous permet de sortir de la contradiction soulignée plus haut : on peut parfaitement se soumettre au principe de coopération tout en visant des objectifs "égoïstes" (par exemple exercer un pouvoir symbolique sur son partenaire, en le convainquant, en le trompant, etc.) La coopération représente le coût à consentir pour obtenir ce profit sémiotique recherché. On élimine ainsi les connotations optimistes du mot : même dans une dispute, il y a coopération. Et on cessera donc de dire qu'on ment ou qu'on simule en dépit de la maxime de qualité : on ment en vertu de cette maxime.

La coopération est un concept qui est relatif à l'énonciation. Sa reformulation en termes d'économie sémiotique permet de voir qu'il concerne aussi l'énoncé.

Pour cela, on devra retourner au concept d'isotopie. Concept qui est d'habitude lié à celui de redondance (redondance : dans "je bois de l'eau", le trait "liquidité" est présent deux fois : dans "eau" comme sème et dans "bois" comme classème), mais que nous allons retravailler ici. On peut en effet relier l'isotopie au concept de pertinence, ou d'économie sémiotique. Tout élément d'un énoncé s'inscrit

⁵ Cfr J.-M. Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale*.

en effet dans le contexte créé par les éléments qui l'ont précédé. On voit qu'il y a ici un effet multiplicateur de pertinence : dans un énoncé redondant, on abaisse le coût sémiotique de l'échange tout en maximisant son profit. Les informations déjà fournies viennent servir de toile de fond aux nouvelles. En s'associant aux premières, elles produisent de nouvelles informations et ainsi de suite. L'énoncé voit donc sa cohérence renforcée. Au passage, on aura corrigé la définition de l'isotopie sur un point : propriété de l'énoncé, elle dépend aussi de l'énonciation, puisque c'est le partenaire qui produit l'homogénéité sémantique, afin d'optimiser l'échange.

Le principe de coopération ainsi redéfini, on peut revenir à son fonctionnement dans l'échange. Dans toute communication, on présume de part et d'autre que le principe est respecté. Nous allons voir, en étudiant la figure, que cette règle est observée même dans des cas où la mise à mal d'une des maximes semblait devoir déboucher sur une rupture de la coopération.

2.2. La figure : un mécanisme en cinq étapes

La figure rhétorique est un dispositif consistant à produire des sens implicites, de telle manière que l'énoncé où on le trouve soit polyphonique.

On veut dire par là que des manipulations contextuelles particulières, destinées à sauvegarder le principe général de coopération, obligent le récepteur à (1) ne pas se satisfaire d'un ou de plusieurs des éléments présents à la surface de l'énoncé (c'est ce que nous appellerons degré perçu), et à (2) produire un ensemble flou d'interprétations qui vient se superposer à ce degré perçu (ensemble flou d'interprétations que nous appellerons degré conçu). Nous parlons bien de superposition : il ne s'agit pas ici d'une simple substitution, comme pouvait le laisser croire la terminologie traditionnelle, laquelle parlait de sens propre et de sens figuré. L'effet rhétorique, qui peut être herméneutique, poétique ou cognitif, provient en effet de l'interaction dialectique entre le degré perçu et l'ensemble flou dit degré conçu.

Empruntons immédiatement un exemple linguistique, et empruntons-le à la vie quotidienne. Il s'agira d'une figure quasiment éteinte, ce qui rendra la démonstration plus claire. Soit une jeune optimiste déclarant : "J'ai épousé un ange".

On peut distinguer quatre étapes dans la production de cette figure⁶.

La première étape (1) est le repérage d'une isotopie dans l'énoncé. Comme on l'a rappelé ci-dessus, tout élément d'un énoncé est inscrit dans le contexte créé par les éléments qui l'ont précédé. Il est important de noter ici que ces éléments projettent une certaine attente au devant d'eux-mêmes; et que cette attente peut être

⁶ C'est évidemment par commodité que nous faisons comme si ces mécanismes se succédaient chronologiquement. En fait, ils sont simultanés, ou au moins se produisent dans un laps de temps extrêmement bref, que la physiologie a permis de mettre en évidence sous le nom de onde N-400.

comblée ou déçue par les éléments survenant. Nous pouvons imaginer, par exemple, un contexte qui serait celui d'une conversation avec la jeune optimiste dont il est question ci-dessus : celle-ci nous raconte (une partie de) sa toute neuve vie conjugale, et chaque élément nouveau de sa conversation – par exemple les prouesses de son époux, ou ses considérations sur le climat des Baléares – fait sens de manière économique en se combinant aux éléments déjà fournis, et cette redondance produit, avons-nous dit, un effet multiplicateur de pertinence.

La seconde étape (2) est le repérage d'une impertinence. Le récepteur de l'énoncé y constate en effet une incompatibilité encyclopédique entre le sens de "épouser" – qui laisse attendre un complément désignant un être de chair – et le complément effectivement produit, qui désigne tout autre chose : un "être surnaturel, jouant le rôle messager céleste". Cet "ange" déçoit l'attente, car la conversation n'avait jusque-là pris le tour ni d'un cours de théologie ni d'une conférence sur la mythologie. On constate une incompatibilité encyclopédique entre le sens de "épouser" et son complément, qui nous est imposé par l'énoncé et que nous nommerons pour cela "degré perçu". Comme cette incompatibilité produit une rupture d'isotopie, on peut lui donner le nom d'allotopie.

Mais le récepteur va au-delà de ce simple constat d'incompatibilité. Et il amorce ainsi la troisième étape (3), qui est la reconstruction d'un degré conçu. Il s'agit d'une opération d'inférence, destinée à sauvegarder le principe général de coopération. Cette étape comporte elle-même deux sous-opérations bien distinctes. Mais toutes deux se fondent sur la propriété qu'ont les énoncés d'être redondants, et sur la recherche du maintien de la coopération.

La première sous-opération (3a) est le repérage du degré perçu de la figure. En effet, à l'étape (2), ce que nous avons repéré est une simple incompatibilité entre un élément *a* et un élément *b* de l'énoncé. Mais rien n'indique a priori que l'élément impertinent dans cet énoncé est *a* plutôt que *b*. C'est l'isotopie de l'énoncé qui nous indiquera avec précision l'élément qu'il faut considérer comme impertinent. Dans notre exemple, l'isotopie générale de l'énoncé est "humaine" (on tient des propos sur le mariage). De sorte que le degré perçu de la figure est aisément identifiable : c'est "ange" qui est allotope. Sur une isotopie théologique ou mythologique, dans des textes mystiques ou dans cette littérature fin-de-millénaire qui fait grand cas des anges, c'est "Ange" qui eût été justifiable : et tous ces cas, c'est donc "épouser" qui aurait été impertinent. Mais ici le contexte humain qui a été créé par l'interaction justifie de faire de "épouser" le pivot de l'énoncé.

La seconde sous-opération (3b) est la production proprement dite du degré conçu. Il convient à présent d'élaborer, à côté du degré perçu, imposé par l'énoncé, un contenu compatible avec le reste du contexte, programmé qu'il est par celui-ci. Le contexte, comportant "épouser", permettra d'avancer l'hypothèse que /ange/ désigne ici une certaine catégorie d'êtres charnels (on voit une fois de plus l'importance du jeu de la redondance dans ce calcul), et plus précisément "être humain de sexe masculin", seule hypothèse raisonnable, dans l'état actuel de nos

législations, quand "j'ai épousé" est prononcé par une femme. Appelons ce sémème degré conçu 1.

La quatrième étape (4) est la superposition de ce degré perçu et de ce degré conçu 1. Cette superposition, capitale dans une figure rhétorique, s'opère grâce à l'établissement d'un lien dialectique entre degré conçu et degré perçu. Dans "j'ai épousé un ange", on sélectionne les composantes sémantiques compatibles entre le perçu "ange" et le conçu, afin de les appliquer au second ("douceur", "tendresse", "beauté", "pureté", "bonté"). De sorte que le degré perçu complet n'est pas simplement "être humain de sexe masculin", mais bien "être humain de sexe masculin doux, tendre, bon, etc.". C'est pourquoi nous avons parlé de "degré conçu 1" à propos de "être humain de sexe masculin", pour indiquer le caractère provisoire qu'il avait dans notre description. Nous appellerons degré conçu 2, ou degré conçu complet, le contenu "être humain de sexe masculin doux, tendre, bon, etc." Ce contenu opère une médiation entre les deux catégories bien distinctes que sont "ange" et "être humain de sexe masculin".

Pour être bien clair, on peut distinguer deux sous-étapes dans ce calcul médiateur (4). La première (4a) consiste en un examen des compatibilités logiques entre le perçu et le conçu. Il y a certes des points communs entre "ange" et "être humain de sexe masculin" : "apparence humaine", par exemple. Mais ce n'est pas ce fondement logique qui importe : il n'y pas beaucoup d'autres points communs entre l'image que l'on a des anges et celles que l'on a des hommes (on ne peut guère aller très loin : on a autrefois beaucoup disserté sur le sexe des anges...), et on conçoit que ce n'est pas sur leur vague ressemblance physique que notre interlocutrice veut attirer notre attention. La deuxième sous-étape (4b) est de loin la plus importante : elle consiste à projeter sur le degré conçu toutes les représentations que nous avons du perçu. C'est ainsi que, dans notre exemple, tel interlocuteur projetera le trait "bienveillance", tandis que tel autre privilégiera le trait "pureté". (Nous retrouvons ici la polyacroasis de la rhétorique ancienne).

Marquons un double temps d'arrêt sur la notion de degré conçu.

La première chose à souligner, une nouvelle fois, c'est qu'on ne remplace pas une portion d'énoncé déviante ou fautive par un "sens propre" : c'est l'interaction entre les deux degrés qui fonde la figure. Un simple "remplacement" supprimerait toute médiation.

La seconde est que le singulier de "degré conçu" ne doit pas nous abuser : comme on l'a vu, le degré conçu complet est un ensemble qui peut être relativement complexe, et qu'on ne peut en général gloser de manière simple.

III. La figure et l'argumentation

Cette description nous permet de souligner quatre rôles argumentatifs joués par la figure.

3.1. La figure souligne le rôle de la coopération dans la communication

L'allotopie constitue une atteinte au code encyclopédique commun fondant la communication, tandis que sa réévaluation permet de maintenir intact le contrat de coopération liant les interlocuteurs. D'un côté, l'énonciateur produit un écart par rapport à l'encyclopédie, mais postule que le récepteur surmontera cet écart; de l'autre, le récepteur confronté à un énoncé déviant parie sur le caractère signifiant de cet énoncé et produit donc un travail de réinterprétation. Les trois composantes que la rhétorique ancienne distinguait dans l'argumentation sont donc bien présentes dans le processus figural, une fois qu'on l'envisage dans son énonciation et non plus simplement dans sa structure : le logos, puisque, comme tous les sens implicites⁷, la figure constitue un calcul inférentiel; le pathos, puisqu'elle exerce sur le récepteur une force dont les effets potentiels vont être détaillés ci-après; et l'ethos puisqu'on y trouve inscrite une démarche dont l'énonciateur doit nécessairement endosser la responsabilité : le désir de coopérer constitue un ethos nécessairement postulé par le logos qu'est la figure.

Pour bien se persuader de la présence d'une coopération dans la figure, on peut établir une typologie des réactions possibles à un écart, réactions dont toutes ne débouchent pas sur une figure.

Théoriquement, ces réactions sont au nombre de cinq. Une seule d'entre elles (la réaction n° 3) donne lieu à un sens rhétorique, conformément à ce qui vient d'être décrit.

La première réaction possible est la non-conscience : le récepteur ne constate pas d'écart. Pour lui, l'énoncé entier est isotope. C'est par exemple le cas lorsque ce qui est émis comme sous-entendu est pris au pied de la lettre par le destinataire, ou quand un énoncé comme "c'est une tigresse" est prononcé dans une société totémique, où il n'y a rien de contradictoire à être à la fois un animal et un être humain.

La seconde réaction possible consiste à décréter qu'il y a eu erreur : l'écart est attribué à un dysfonctionnement accidentel survenu au cours de la transmission et est simplement corrigé par le récepteur. Celui-ci substitue purement et simplement ce qu'il juge propre à ce qu'il décrète impropre : et la portion impropre de l'énoncé est interprétée soit (a) comme lapsus sans signification, dû à l'émetteur, soit (b) comme erreur de perception de la part du récepteur, ou encore (c) comme dysfonctionnement du canal. L'interaction dialectique qui définit la figure ne se produit donc pas ici.

⁷ Cfr J.-M. Klinkenberg, *L'originalité du sens rhétorique. Le trope comme sens implicite*, à paraître dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 2000.

La troisième réaction est la production d'un sens rhétorique. Ce mécanisme médiateur, complexe, a été longuement décrit ci-dessus. Nous pourrions l'appeler réévaluation rhétorique.

La quatrième réaction consiste à résoudre la tension dialectique entre les deux degrés de la figure, au profit d'une de ses deux composantes. Ceci a pour effet d'annihiler cette tension. Mais cette annihilation ne se produit en général pas de manière instantanée : elle s'opère le plus souvent dans la diachronie, soit insensiblement soit par le moyen de médiations discursives (sur lesquelles nous allons revenir).

Puisqu'il s'agit de résoudre la tension au profit d'une des deux composantes, cette manœuvre se décline donc de deux manières nous parlerons donc tantôt de conventionnalisation tantôt de réévaluation scientifique.

Dans le premier cas – la conventionnalisation –, la résolution de la tension s'opère au profit du degré conçu : c'est ce qui arrive dans le cas de la catachrèse. Aucune secrétaire de direction ne monte sur sa chaise lorsqu'elle apprend qu'il y a une "souris" dans son bureau, et il faut être bien victorien pour cacher les pieds de tables parce que ce sont des pieds. "Souris" et "pied" ne portent plus le sens de "petit mammifère rongeur de la famille des muridés" ou de "partie inférieure du corps, articulée à l'extrémité de la jambe". Avec notre "ange", figure déjà très lexicalisée, nous étions bien près de ce cas.

Dans le second cas – la réévaluation scientifique –, la résolution de la tension s'opère au profit du degré perçu. En termes simples, on pourrait dire qu'il s'agit de prendre la figure au sérieux, et d'y voir une vérité ou une hypothèse, qui permet de proposer une nouvelle catégorisation du monde et de l'expérience, catégorisation qui pourrait avoir une validité universelle. C'est pourquoi nous utilisons l'expression "réévaluation scientifique", même si la manœuvre est celle d'une personne qui croirait réellement au commerce charnel avec les anges. Pour une telle personne, le calcul du point (3a) de la description de la figure n'a pas lieu d'être : "ange" et "épouser" sont isotopes. Le résultat réévalué de l'allotopie est donc ici intégré à l'ensemble dans lequel il s'est produit. Si elle est généralisée, cette attitude a une conséquence importante pour le code où la réévaluation s'est produite : comme on l'a vu, ce code entre dans un mouvement d'expansion. Le stock de croyances, l'encyclopédie, se modifie⁸. Dans le même sens, on pourrait aussi parler de réévaluation doxique : la doxa qui fonde les échanges se voit modifiée. Nous reviendrons à ce point.

La dernière réaction possible consiste à décréter que l'énoncé n'est en aucune manière interprétable (ceci pour de multiples raisons, qui peuvent tenir à la nature

⁸ Pour plus de détails, voir Groupe μ . Sens rhétorique et sens cognitif, *La rhétorique et la sémiotique. Rhetorics and Semiotics*, n° spécial de *RSSI, Recherches sémiotiques. Semiotic inquiry*, t. XIV, 1994, n° 3, pp. 11-23, J.-M. Klinkenberg, *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*, chap. I, Métaphore et cognition, dans N. Charbonnel et G. Kleiber, *La métaphore*, Paris, P.U.F, coll. Linguistique nouvelle, 1999.

de l'énoncé, donc au logos, à ses effets potentiels, donc au pathos, ou à la position de l'énonciateur, donc à l'ethos). dans ce dernier cas, l'écart est reconnu comme tel, mais toute interaction est refusée. Le contrat de coopération est donc ici rompu.

On voit que ces diverses réactions correspondent à divers types d'interactions entre les partenaires (de sorte que la rhétorique des figures postule bien une rhétorique de l'argumentation). Et l'examen de ces possibilités fait apparaître qu'il est impossible de décrire la figure comme un mécanisme structural, descriptible de manière immanente avec les instruments d'une linguistique interne. On ne peut en rendre compte en l'isolant des diverses sociales possibles. Car elle prend place dans un processus constant de négociation :

- ou le destinataire reconnaît une allotopie, ou il ne la reconnaît pas (cas n° 1);
- s'il la reconnaît, il peut décider de maintenir la coopération ou de la rompre (cas n° 5);
- s'il la maintient, il peut décider d'attribuer une signification encyclopédique à l'allotopie ou non (cas n° 2);
- s'il lui attribue une signification, il peut décider qu'il s'agira d'une ou d'une réévaluation rhétorique (cas n° 3) ou d'une résolution de tension (cas n° 4);
- dans ce dernier cas, il peut opter pour une réévaluation scientifique (4a) ou une conventionnalisation (4b).

Comme on le voit, il y a de nombreux degrés de liberté dans le processus. Liberté dans la diachronie comme dans la synchronie. Dans la diachronie, on peut remarquer qu'un énoncé comme "la terre est ronde" a pu faire l'objet d'une lecture rhétorique (3) qui a progressivement fait place à une lecture scientifique (4b). Dans la synchronie, un énoncé comme "Ceci est mon corps", capital dans la théologie chrétienne et auquel on reviendra, a pu tantôt faire l'objet d'une réévaluation rhétorique (on y voyait un symbole) tantôt d'une réévaluation scientifique (c'est la thèse de la transsubstantiation).

On s'interrogera sur les mécanismes qui font que l'on opte pour telle ou telle position, ce qui peut être lourd de conséquence. Le moteur de ce choix est évidemment l'intérêt (social ou biologique) et la pertinence de la solution pour le récepteur et le groupe dans lequel il s'inscrit. Et le calcul de cet intérêt dépend de la représentation qu'il a des contenus mobilisés par l'énoncé, de la représentation qu'il a de l'émetteur (ce qui correspond assez au pathos de l'ancienne rhétorique), celle-ci dépendant partiellement de la représentation que le dernier veut donner de lui-même (ethos).

On notera que seules deux réactions débouchent sur des procès médiateurs : ce sont les réactions 3 et 4. Car dans cette dernière l'abolition de la tension passe bien par une médiation (concept auquel on va revenir), contrairement à ce qui se passe avec (2) et (5).

3.2. La figure est un lieu de solidarité et de négociation

La production et le décodage représentent un coût sémiotique important, supporté à la fois par l'émetteur et le récepteur. Les opérations qui viennent d'être décrites ont beau être produites en un laps de temps extrêmement bref, il n'en reste pas moins qu'elles représentent un traitement d'informations d'une haute complexité : production d'une allotopie, repérage de cette allotopie, production progressive d'un degré conçu complet, grâce à plusieurs calculs inférentiels. Pour consentir à ce coût, il faut certes, conformément à la loi d'économie sémiotique, escompter un profit en proportion. Quelle est donc la pertinence de la manoeuvre ?

Il y en a beaucoup, que l'on ne peut détailler ici. Mais l'une d'entre elles est que la figure rend solidaire les partenaires de l'échange. Contrairement à ce qui se produit avec le présupposé, autre sens implicite où la responsabilité du sens implicite incombe à l'émetteur, contrairement à ce qui se produit avec le sous-entendu, où elle incombe au récepteur, la responsabilité de la production du sens rhétorique est répartie sur les deux partenaires, chacun en assumant une partie distincte. Si l'émetteur est impuissant à imposer un sens précis à la réévaluation et plus encore à forcer l'intégration, il assume au moins – du moment que l'écart est perçu (donc dans les réactions 2 à 5) – la responsabilité de l'allotopie : il ne peut en effet se retrancher derrière le posé, comme c'est le cas dans le sous-entendu. Par l'allotopie, il élève le coût sémiotique de l'échange et signale au récepteur qu'il lui incombe de procéder à une réévaluation quelconque afin de sauvegarder le principe de coopération (obligation à laquelle le partenaire peut se soustraire : réaction n° 5). Mais c'est le récepteur qui décide de la portée de l'écart (réactions 2 à 4).

Un autre profit de la figure est que la figure permet de résoudre des contradictions, ou d'expérimenter des solutions à différents problèmes, en proposant des médiations entre les termes disjoints de ces problèmes ou de ces contradictions. Elle exerce donc une fonction authentiquement herméneutique. Ce dernier groupe de fonctions est si important que je vais y revenir

3.3. La figure met en évidence (et en question) la structure de l'univers de référence commun

Plutôt que des contenus proprement sémantique, le sens rhétorique mobilise des contenus mythologiques ou encyclopédiques (qui peuvent d'ailleurs être mobilisés par des sémiotiques non-linguistiques). Reprenons l'exemple du célèbre slogan publicitaire "Mettez un tigre dans votre moteur".

L'encyclopédie y intervient à deux stades au moins. À celui du constat d'allotopie, et à celui de la production du degré conçu complet.

Au premier stade, il n'y aura constat d'allotopie que si l'énoncé est prononcé dans une société où l'on ne croit pas aux moteurs fonctionnant par insertion de félins : première intervention de l'encyclopédie. Deuxièmement, l'énoncé nous invite, pour produire le degré conçu 2, à explorer les représentations encyclopédiques de "tigre". Ces représentations peuvent être fort variables, voire antinomique (bien qu'elles puissent coexister en un seul et même individu). Le tigre peut ainsi être

associé à l'idée de cruauté (pour un ancien louveteau qui se souvient du *Livre de la jungle*); il peut aussi être associé à la noblesse, ou encore à la jalousie (on dit : "jaloux comme un tigre"), etc. Certaines de ces représentations sont aisément utilisables dans le contexte imposé – l'automobile –, d'autres l'étant moins. Il sera, par exemple, difficile de faire intervenir le trait "jalousie", tandis qu'on pourra aisément faire jouer "souplesse".

Tout ceci nous permet de souligner deux choses.

La première est que le dispositif de la figure, mis en place par l'énonciateur, offre un cadeau au récepteur : l'adaptabilité totale de l'énoncé figural. Puisque c'est le récepteur qui construit le degré conçu, la nature exacte de ce dernier sera nécessairement adapté à la situation qui est la sienne. Chaque conducteur peut ainsi adapter une de ces représentations encyclopédiques à son cas personnel en mobilisant des interprétants différents : l'amateur de démarrage rageurs laissant de la gomme sur l'asphalte y trouvera donc son compte autant que l'amoureux de la conduite en souplesse, parce que "tigre" peut renvoyer à la fois la cruauté, à la noblesse, à la force, à la souplesse.... Tous les automobilistes, dont les styles de conduite sont parfois bien différents, ont trouvé leur compte dans le slogan étudié. on peut donc compléter ce qui a été dit au paragraphe précédent : si par son atteinte apparente au principe de coopération l'énonciateur suscite chez son interlocuteur la démarche qu'est la lecture rhétorique, c'est cet interlocuteur qui mène la démarche d'interprétation de l'atteinte, de manière toute personnelle (c'est la *polyacroasis* des anciens).

La seconde est que la figure est simultanément contestation d'un ordre antérieur, et confirmation de cet ordre. Elle est paradoxalement atteinte à la doxa et ratification de la doxa.

Car en violant les règles, l'allotopie les sert en les mettant en évidence. Dire, en parlant d'une femme, "c'est une tigresse", c'est certes s'écarter des règles qui dans le code assignent un certain sens au mot "tigresse", mais c'est aussi opérer à partir d'un système de lieux communs. Lieux communs au sens fort du terme : le locuteur d'une langue, s'inscrivant dans une encyclopédie, est lié par une sorte de contrat aux préjugés et aux opinions courantes de la culture dans laquelle il se meut. Ici, la figure ne serait pas décodable si de tels stéréotypes ne prêtaient à l'animal la cruauté, voire la bestialité, mais aussi la beauté sauvage et l'intelligence, et si d'autres stéréotypes, relatifs au référent de la figure, ceux-là, ne le rendaient apte à recevoir ces qualifications⁹. On le voit en tout cas, on retrouve ici, éclairée par le savoir

⁹ Mais ce ne sont pas seulement les sens mis en connexion par la figure qui reposent sur le socialisé. Ce sont aussi les mouvements mêmes qui les associent. Ils reposent eux aussi sur des schémas de pensée qui offrent à la dérivation figurale de grandes règles productives. On voit ainsi une tendance, dans nombre de cultures, à nommer une nation ou une collectivité par sa spécialité gastronomique supposées. En vertu de ces schémas, un xénophobe pourra s'exclamer "Eh va donc, Rosbif !" en s'adressant à un sujet de la reine d'Angleterre, ou encore traiter un concitoyen de M. Berlusconi de "macaroni". Il s'agit là d'un moule disponible, qui renvoie à une architecture du monde, architecture soutenue par de grands stéréotypes. De cette architecture, un Roland Barthes avait fort bien traité,

anthropologique qui la relativise, la notion de topique sur quoi se fondait la rhétorique classique.

La figure procède donc d'un double mouvement : d'une part, elle porte atteinte à la stabilité de catégories très institutionnalisées, en y incluant des entités qui ne semblent pas à priori détenir la qualité constituant la catégorie; de l'autre, elle constitue un jugement d'appartenance de deux entités à une catégorie, mais à une catégorie faiblement institutionnalisée, ou institutionnalisée le temps du discours. La catégorie des "animaux" nous est familière, comme celle des "objets ménagers". Leur institutionnalisation leur donne toute les apparences de l'objectivité. Mais la catégorie des "objets rouges" a un moindre degré d'évidence, et celle des "objets plats" ou des "objets énergétiques" sont moins institutionnalisées encore. Or, l'existence de ces catégories est nécessaire pour rendre compte de figures comme celles qu'on trouve dans les énoncés "Ta langue, ce poisson rouge dans le bocal de ta voix", "Le lit refait des sables ruisselants" et "Mettez un tigre dans votre moteur" : la catégorie des "objets rouges et mobiles" est produite (si elle n'est pas disponible) pour comprendre à la fois "langue" et "poisson". Postuler celle des "objets plats" permet d'associer "plage à marée basse" et "lit refait", celle des "objets énergétiques" permet d'associer "tigre" et "essence"¹⁰. On voit donc que le discours scientifique, auquel on va revenir, est parent en cela des discours rhétoriques : il associe lui aussi parfois des entités au sein de catégories initialement peu institutionnalisées, peu doxiques.

En conclusion, "loin de se limiter au seul monde de la différence, l'intelligibilité en rhétorique littéraire est indissociable d'un univers de la norme, de l'identité (...) L'ensemble du langage commun est repris à travers le contexte d'énonciation. Pour comprendre la métaphore, et donc les figures (la figurativité), comprendre les textes (la littérarité) qui sont fabriqués dans le même tissu de rupture, pour comprendre enfin la rhétorique (la rhétoricité), il faut convoquer tout le discours, avec ses opinions, ses lieux communs..."¹¹

3.4. La figure permet la réorganisation de la connaissance et des croyances

La figure permet de résoudre des contradictions, ou d'expérimenter des solutions à différents problèmes, en proposant des médiations entre les termes disjoints de ces problèmes ou de ces contradictions. Comme le discours argumentatif, elle produit une médiation. Penchons-nous sur ce concept.

lorsque, dépassant par anticipation l'opposition entre les deux néo-rhétoriques, il parlait de "l'italianité" comme d'un moule idéologique producteur de figurativité.

¹⁰ Certes, un problème subsiste : quelle est la source de la forte ou de la faible institutionnalisation d'une catégorie ? Ne pas poser cette question serait se reposer sur l'axiome de la conventionnalité, que nous contestons (cfr Groupe μ , *Rhétorique de la connaissance*, à paraître). Cette source est évidemment à chercher en dehors des lois du système lui-même : les classes existent en effet en raison de leur intérêt biologique ou social.

¹¹ Alain Lempereur, , "Les restrictions des deux néo-rhétoriques", in M. Meyer et A. Lempereur Alain (éds), *Figures et conflits rhétoriques*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1991.

3.4.1. Médiations symboliques, médiations discursives, médiations figurales

Les oppositions élaborées par les cultures structurent l'univers en réseaux antinomiques : par exemple haut *vs* bas, chaud *vs* froid, mais aussi vie *vs* mort, matérialité *vs* spiritualité, nature *vs* culture, ou encore humanité *vs* transcendance, horizontalité du monde *vs* verticalité des pulsions. Mais on peut dépasser cette polarité et à rendre dynamique le rapport entre les unités sémiotiques : c'est la médiation.

Une part importante de l'activité humaine consiste à jeter un pont entre les aspects contradictoires de l'univers du sens : entre l'inerte et le vivant, entre la vie et la mort, par exemple. Car, bien que ces disjonctions constituent le fondement des échanges sémiotiques, elles n'ont pas un caractère définitif : une nouvelle conjonction peut s'élaborer entre les termes qu'elles opposent. Grâce à la médiation, les contraires admettent la possibilité que leur contrariété soit rachetée, ce qui autorise la réorganisation des encyclopédies. Car mettant en question les oppositions qui structurent le sens – et fondent donc les encyclopédies –, toutes les médiations ont pour effet de les mettre en question¹².

Il existe plusieurs types de médiations : les symboliques, les discursives et les figurales

Les premières pourraient être appelées archétypiques¹³. Elles consistent à décrire des procès ou des objets qui illustrent la dialectique entre les termes disjoints.

La médiation symbolique s'opère en deux temps. La première manœuvre consiste à faire correspondre à deux termes disjoints *a* et *b* une paire d'équivalents *a'* et *b'* telle que *a* entretienne une relation (le plus souvent synecdochique) avec *a'* et *b* avec *b'*. Prenons par exemple les contraires que sont la mort et la vie : on peut leur associer un couple d'équivalents, par exemple la guerre et l'agriculture, activités humaines qui sont entre elles comme la mort et la vie : l'agriculture permet de manger et donc de produire la vie, la guerre consiste à tuer et donc à produire la mort. S'il est difficile de concilier mort et vie, il l'est moins de médier agriculture et guerre. Le second temps de la médiation consistera dès lors à explorer les points de rencontre entre les deux équivalents : et guerre et agriculture admettent au moins un intermédiaire; la chasse, par exemple, activité qui consiste à tuer pour manger.

On comprend pourquoi les cultures sacralisent des processus comme la chasse, la cueillette, le vol, le labour, le jeu, le sport, la création artistique, la

¹² Sur ceci, cfr Groupe μ , *Rhétorique de la poésie*, Paris, Le Seuil (= Points, 216), 1990.

¹³ Car les récits mythiques, les folklores, les rituels religieux et les arts en général – de la poésie à la peinture – ont abondamment exploité cette réserve d'imaginaire que constituent les médiations symboliques. On aurait aussi pu les appeler médiations référentielles, car elles consistent à mobiliser explicitement dans un énoncé des signes désignant des processus ou des objets à quoi la culture a conféré une valeur médiatrice.

domestication, la libation et l'ingestion : c'est qu'ils permettent de racheter des oppositions senties comme fondamentales... Dans le vol, par exemple, l'homme subit le ciel, mais l'affronte, comme Icare, pour y marquer sa trainée; dans le labour, il marque la terre ennemie de son sillon; le jeu est une activité qui comprend à la fois une part d'aléas et des règles qui introduisent l'ordre dans le chaos. Quant à la dévoration, ou à l'amour, leur fonction médiatrice saute aux yeux. Même des objets isolés – et non plus des procès – peuvent remplir cette fonction médiatrice symbolique dans la mesure où ils renvoient à des processus. Il en va ainsi de l'arbre qui, grâce à la volonté de verticalité qu'on peut voir en lui, dynamise l'opposition du sol et de l'air. Ou du pain et du vin, qui sont, dans notre culture, les parangons de l'aliment. Dans l'élaboration des aliments, l'autonomie du monde naturel n'est pas abolie (le blé pousse, la vigne meurt du gel), mais l'artifice humain est total : ni le pain ni le vin n'existent dans la nature, que l'homme culturalise par le pétrissage ou la fermentation.

Les secondes médiations sont les médiations discursives. L'opposition est posée dans un énoncé et est progressivement résolue dans cet énoncé. Cette résolution progressive peut être obtenue de deux manières : grâce à une argumentation ou grâce à une intrigue.

Exemple de médiation discursive par argumentation : le discours scientifique. Ce type de discours scientifique établit en effet que des entités jusque là disjointes peuvent être conjointes grâce à une nouvelle interprétation qu'on en donne. Par exemple, la biologie a dû argumenter pour faire admettre que l'homme et l'animal, deux catégories jusque là opposées, pouvaient être justiciables de la même approche. La physique d'Einstein fournit un modèle qui permet d'appréhender simultanément l'énergie et la matière.

Exemple de médiation discursive par narration : le conte merveilleux. Le conte pose toujours une opposition que le récit vient résoudre. Prenons pour exemple l'opposition entre le pauvre et le riche : cette opposition qui est un des fondements les plus solides de nos sociétés est surmontée et est montrée comme peu pertinente si l'intrigue fait par exemple apparaître que le pauvre est en réalité le fils du roi déguisé, ou le prince dérobé à ses parents dans son enfance...

On comprend que le récit ait pu être décrit comme une transformation : son rôle dans l'organisation et la réorganisation sémiotique est capital.

Au lieu d'être médiées grâce à un processus attribué à un référent (la chasse, la libation, le coït) ou dans un processus discursif progressif, la médiation peut être fournie instantanément. C'est ce qui arrive dans la locution célèbre " obscure clarté " : la médiation y est instantanée, puisque l'énoncé résout les oppositions au moment même où il les pose.

On ne s'étonnera donc pas de la forte rentabilité des figures dans de nombreuses familles de discours, qui vont de la langue de la poésie à celle des rites

religieux, et de l'image publicitaire à la psychanalyse, avec la condensation et le déplacement.

La démarche figurale produit donc de nouvelles catégorisations de l'expérience, et crée du sens, exactement comme le fait le discours scientifique : comme celui-ci, celle-là propose bien de nouveaux découpages du concevable. Lorsque le poète écrit "de bleus angélus", il se fonde sur le présupposé existentiel "il y a des angélus bleus", ce qui postule du même coup l'existence "d'angélus non bleus". Cette nouvelle ségrégation de qualité a trois conséquences sur l'encyclopédie. La première : elle accorde une propriété jusque là inconnue à l'entité qu'est l'angélus : sa coloration. Ce qui crée un axe "angélus incolore" vs "angélus coloré", où s'opposent deux entités nouvelles, et donc de nouvelles classes. La seconde conséquence est que l'énonciateur propose un embryon d'analyse de la propriété d'être coloré qu'il accorde à "angélus" : ici, cette analyse est menée sur l'axe bleu vs non bleu. De la même manière, lorsque Dell Hymes écrit : "D'incolores idées vertes dorment furieusement", il explore figuralemment la "chromaticité" de l'idée¹⁴. Il le fait en opposant les entités que sont les idées colorées et les idées incolores. On retrouve donc partout la structuration disjonctive qui à la base de toute activité cognitive, et donc rhétorique. Cette structuration est favorisée (et non bloquée) par la production de sens figurés. La troisième conséquence de la figure est qu'elle pousse à établir de nouvelles interactions entre qualités. Ainsi, si on est d'accord d'attribuer à l'entité "angélus" les qualités "sonore" et "marial" préexistant dans l'encyclopédie, on s'avise aisément que la qualité "bleue", nouvellement admise pour l'angélus, est faiblement compatible avec "sonore" mais l'est par contre fortement avec "marial".

Il faut conclure sur ce point : il n'y a pas, comme le laisse entendre une pensée vulgaire et paresseuse, "deux sortes de savoir". Le savoir est un, et se réalise selon les mêmes procédures tant dans le discours scientifique que dans le rhétorique. Le premier radicalise la démarche cognitive classique. Le deuxième la mime de manière créatrice. Grâce à l'élaboration des qualités et des entités, la démarche scientifique conjoint toujours deux manœuvres : d'une part elle pose les unités, distinctes les unes des autres et de ce qui les entoure, et de l'autre, elle établit des relations entre ces unités. La rhétorique ne procède pas autrement : elle distingue des entités nouvelles, à quoi elle confère des qualités nouvelles, et qu'elle connecte de manière neuve.

Le rhétorique voit ainsi son statut se préciser. C'est — entre autres choses — la partie créative du système sémiotique : celle qui permet de faire évoluer celui-ci par la production de nouvelles relations entre unités et donc (puisque ce sont les relations qui fondent la nature des unités) par la production de nouvelles unités. Elle est donc un élément moteur, qui se situe en un endroit privilégié : à la frontière, toujours mobile, tracée par les règles du système. Un système, pour rester dynamique, doit en effet toujours comporter un composant évolutif.

¹⁴ Qualité qui n'est que partiellement nouvelle : il y avait déjà bien les "idées noires", bien visualisées par André Franquin.

Une fois de plus, le lieu du rhétorique est ainsi paradoxal : à la fois dedans et dehors¹⁵.

3.4.2. Science et rhétorique

Plus d'une fois, nous avons souligné la parenté de la démarche figurale avec les démarches argumentative et cognitive. En particulier, on a indiqué plus haut qu'une des réactions possibles à l'allotopie était la réévaluation scientifique (solution 4a) ou la conventionnalisation (4b), processus dans lesquels le résultat réévalué de l'allotopie est intégré à l'ensemble dans lequel il s'est produit.

Qu'advient-il du statut de l'élément ainsi intégré ? Il cesse évidemment de faire écart : l'écart s'est aboli dans le mouvement d'expansion. C'est là tout le problème de la catachrèse¹⁶. Mais il y a une autre représentation possible du produit réévalué de l'écart. C'est la suivante : l'écart est considéré comme restant extérieur à l'ensemble dans lequel il s'est produit. La figure, pointant de nouvelles qualités, donne un nouveau statut à des entités, qu'elle range dans de nouvelles classes, susceptibles d'entretenir de nouvelles relations. Une variante importante de cette seconde lecture est toutefois possible. L'élément est alors réputé appartenir à un ensemble qui engloberait le premier, ensemble potentiel englobant. Chaque figure ne serait alors que l'actualisation d'une virtualité de cet ensemble. En ce sens encore, la rhétorique est progressive. Chaque acte rhétorique serait en effet une exploration des

¹⁵ Un autre paradoxe est que le rhétorique est à la fois régressif et progressif. Progressif comme on n'a cessé de le montrer. Régressif, comme on va le voir. On l'a vu, la figure suspend des structures sémiotiques socialement établie. Le sens provenant du découpage, la figure juxtapose donc, à la création de nouveau sens qu'elle propose, une destruction partielle des sens établis. Des énoncés comme énoncés "Ta langue, ce poisson rouge dans le bocal de ta voix", "Le lit refait des sables ruisselants" et "Mettez un tigre dans votre moteur" mettent en question la classe des animaux elle qu'elle a été stabilisée jusque là, comme celle des objets ménagers. Cet aspect des choses mime un mouvement général d'abolition du sens, et suggère que tout découpage peut être supprimé. Ce qui minerait évidemment toute sémiotique. Ce mouvement suggère ainsi qu'un retour au magma originel, océanique, est possible. À la fois régressif et progressif, le rhétorique véhicule avec lui les deux types de plaisir attachés à ces deux démarches : le plaisir fusionnel, traditionnellement attribué à la poésie, et le plaisir du savoir, traditionnellement attribué aux activités structurantes. L'opposition entre savoir et poésie, si elle a quelque pertinence, ne se place donc pas sur le terrain du plaisir. Car la poésie, dans la mesure où elle mobilise le rhétorique, présente elle aussi l'activité structurante que l'on attribue trop souvent en propriété exclusive à la science.

¹⁶ Je règle au passage le problème de la prétendue "métaphore scientifique". Il ne faut en effet pas confondre métaphoricité rhétorique et transfert conceptuel, au nom d'un trait commun qui serait "l'analogie". Ce concept d'analogie est en effet beaucoup trop vague : il renvoie à deux démarches que la terminologie ancienne distinguait parfaitement : la *similitudo* et la *comparatio*. Les démarches cognitives classiques exploitent autant la *similitudo* que la *comparatio*, mais la figure de rhétorique se fonde exclusivement sur la *similitudo*. Le transfert d'un concept d'un domaine à un autre – par exemple celui des concepts de "syntaxe" ou de "métaphore" à la sémiotique iconique (cfr J.-M. Klinkenberg, *Métaphores de la métaphore* : sur l'application du concept de figure à la communication visuelle, *Verbum*, n° 1-2-3, 1993, pp. 265-293 (numéro spécial *Rhétorique et sciences du langage*) – le transfert, donc, obéit à des règles qui excluent précisément la rhétoricité. D'où la faille capitale de l'important travail de Lakoff et Johnson sur *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1985, qui traite de phénomènes à coup sûr intéressants, mais en aucun cas de métaphores !

potentialités du monde sémiotique : il rend de nouveaux découpages accessibles à de nouveaux partenaires de l'échange sémiotique.

On voit immédiatement l'intérêt de cette description. Indiquer que la figure est violation d'un certain type de classement se situant au niveau m , mais application des règles d'un second système situé à un noeud n supérieur permet en effet de concilier deux conceptions apparemment irréconciliables de cette figure : celle qui voit dans la figure une violation des règles de l'échange langagier, et celle qui y voit un usage tout à fait conforme à ces règles. Paradoxe que pas mal de rhétoriciens – s'étonnant que l'usage des tropes soit à la fois déviant et quotidien, donc "normal", voire doxique – ont eu du mal à résoudre jusqu'à présent.

Il subsiste un problème. N'y aurait-il pas, dans le cadre unique qui vient d'être tracé – celui d'une connaissance qui est une –, une différence de nature entre le sens rhétorique et le sens scientifique ?

Cette différence existe bien, et s'établit même sur trois plans. Toutefois, il faudra le noter, ces différences ne sont pas essentielles, mais accidentelles : comme on va le voir, elles ont une valeur pragmatique seulement : une valeur d'usage, doxique donc.

a. *Stabilité vs instabilité*

Première opposition : le sens scientifique est par définition destiné à se stabiliser, tandis que le sens rhétorique tend par définition à rester instable. Par stabilité et instabilité, j'entend des propriétés à la fois sociales et temporelles, comme l'indique le tableau suivant :

	Sens scientifique (stabilité)	Sens rhétorique (instabilité)
Point de vue social	Universalité	Individualité
Point de vue temporel	Permanence	Instantanéité

On dit volontiers que la science vise à la généralité la plus haute. Sur le plan social, le savoir scientifique est partagé, et la restructuration scientifique se donne comme ayant une portée universelle. Face à lui, le savoir rhétorique est par définition erratique. Individuel, il l'est tant dans le chef de l'émetteur que dans celui du récepteur. On voit en effet aisément que c'est l'émetteur qui prend la responsabilité de l'écart, et impose donc à son partenaire de procéder à une réévaluation; mais ce dernier conserve toute sa liberté. Il peut ignorer "bleus angélus" (c'est la réaction n° 1) ou le récuser (réaction n° 5). Il peut le corriger comme une erreur (réaction n° 2).

Mais peut aussi l'admettre. S'il l'admet, il peut considérer que cette prédication vaut pour lui seul (réaction n° 3), comme il peut en faire une loi universelle (réaction n° 4). Enfin, dans sa manœuvre d'admission, le partenaire a toute latitude pour calculer de manière différenciée les nouvelles relations entre propriétés qu'il est invité à élaborer.

Sur le plan temporel, la restructuration scientifique se veut aussi universelle. C'est-à-dire qu'elle vise la permanence. Du moins jusqu'à ce qu'un nouveau découpage vienne la relativiser. En face, la restructuration rhétorique se donne comme momentanée. Ainsi, lorsque dans un poème Paul Éluard écrit : "Les saisons à l'unisson", la qualité nouvelle de "simultanéité" qui est attribuée à la relation entre les entités "saisons" n'a de pertinence que le temps de la lecture ou de la remémoration du poème : en dehors de ces circonstances, notre encyclopédie continue à leur attribuer la qualité "successivité", de sorte que si je dois sortir en hiver, même le cœur réchauffé par la poésie éluardienne, je ne manquerai pas de mettre ma petite laine. L'adage selon lequel il n'y a de science que du général doit donc aussi s'entendre au sens temporel.

Nombre d'exemples historiques attestent que c'est bien dans le couple stabilité *vs* instabilité (et notamment dans son hypostase instantanéité *vs* permanence) que réside l'opposition entre le sens scientifique et le sens rhétorique. Des sens métaphoriques peuvent en effet se socialiser à la longue, et dès lors donner naissance à ce qui est reconnu socialement comme science. Pensons à la théologie : il y a bien, dans des universités contemporaines, des Facultés de théologie; ceci semble indiquer que, pour les responsables de l'organisation des activités qu'on y mène, la théologie constitue une science, dont les concepts peuvent prétendre à l'universalité. Mais d'autres, on le sait, considèrent que ces concepts sont du même ordre que ceux de la poésie. On peut multiplier les exemples de ce genre : le matérialisme dialectique était naguère sujet obligatoire dans certaines Facultés, alors que certains n'hésitent pas à y voir une sorte de théologie. On connaît, historiquement, beaucoup de cas d'énoncés ayant fait autrefois l'objet d'une lecture stable, mais qui font aujourd'hui l'objet d'une lecture instable (c'est le cas des textes religieux lus comme de la poésie). Mais l'inverse est vrai : des prédications instables à un moment donné – comme "la terre est ronde" ou "le sang circule" – peuvent ultérieurement faire l'objet d'une approche qui les rend stables.

On voit donc que le couple stabilité *vs* instabilité n'est pas donné : c'est la décision de conférer stabilité ou instabilité à un système qui fait verser celui-ci du côté de la science ou de la rhétorique. Songeons à un énoncé comme "Ceci est mon corps". Ce fut, à certaines époques, la décision d'y voir une figure ou non qui faisait de son interprète un orthodoxe ou un hérétique. Un même énoncé peut donc correspondre à deux actes de langage distincts : un acte scientifique et un acte rhétorique¹⁷.

¹⁷ L'opposition stabilité *vs* instabilité présente deux corollaires, sur lesquels je ne m'étendrai pas longuement. Le premier est que, la science se donnant comme générale, on y perd toute appréhension phénoménologique des phénomènes dont elle s'occupe. Les effets de présence immédiate s'y

b. Restriction vs provignement

La deuxième opposition entre sens figural et le scientifique réside dans le caractère autorégulé du discours scientifique. Malthusien, celui-ci limite non le nombre d'entités dont il fait son objet, mais bien le nombre de leurs qualités et celui de leurs relations. Et pour cela, il se donne des règles très restrictives. Ce sont par exemple les principes d'économie, de non-contradiction, du tiers-exclu, de bi-univocité. C'est avec ces règles que rompt le système encyclopédique créé par la métaphore. Reprenons l'exemple "D'incolores idées vertes dorment furieusement". On l'a vu, cet énoncé établit l'existence d'un univers conceptuel structuré de manière à ce que "verte" est devenu une sous-catégorie de "incolore", et qu'existe, de manière plus générale, la catégorie "incolore coloré". Ceci apparaît comme une contradiction par rapport à l'état du connu système mais aussi aux principes de la pensée scientifique tels que défini plus haut. Mais insistons une fois de plus sur le fait que l'opposition est de nature pragmatique : il s'agit là de normes du discours (niveau *m*). L'essentiel – qui se situe au niveau supérieur *n* – reste intact : les deux discours créent des oppositions structurantes.

c. Falsifiabilité vs infalsifiabilité

La troisième opposition est la suivante : les catégorisations scientifiques sont falsifiables, ce qui n'est pas le cas des catégorisations rhétoriques.

Par falsifiable ou vérifiable, on pourrait d'abord évidemment entendre que les énoncés scientifique et rhétorique ne peuvent de la même manière être confrontés à l'expérience. On sait en effet que la vérifiabilité de l'énoncé scientifique découle de son caractère universel et prévisible, et peut se faire par la voie de l'expérience. L'expérimentation consiste à vérifier qu'une entité donnée possède bien la qualité prévisible, c'est-à-dire celle que son appartenance à sa catégorie est censée lui conférer : "si tous les *x* sont *p*, alors un quelconque *x* sera *p*". L'examen permet d'affirmer la vérité ou la fausseté de l'assertion "tous les *x* sont *p*". On ne peut évidemment procéder de la même manière avec l'énoncé rhétorique. Si de "bleus angélus", j'induis que "tous les angélus ont une couleur", je devrais pouvoir soumettre un quelconque angélus à un examen visuel, qui démontrerait la fausseté

abolissent. Tout le monde peut voir des pommes tomber, les prendre sur la tête, les ramasser, les croquer. Mais quand un Newton en tire la loi d'attraction des masses, le fait de la chute des corps s'éloigne de nous, qu'il s'agisse de ceux des fruits ou de ceux des banquiers à Wall Street. À l'inverse, parce qu'elle est individuelle, la restructuration rhétorique – qu'elle œuvre dans le champ esthétique ou philosophique – vise bien, elle, à assurer cette appréhension phénoménologique. L'esthétique de la littérature a fréquemment repris cette idée en parlant, en une formule imagée mais fautive, de remotivation des signes. Le second corollaire est que la stabilité (permanence + universalité) rend les choses comparables. Elle autorise la prévision, qui est une des missions que s'assigne la science. Le discours rhétorique, lui, n'autorise des comparaisons que dans l'instant. Il sape donc toute prévisibilité.

de l'assertion. Mais, contrairement à une idée répandue, les propositions rhétoriques ne se définissent pas par leur fausseté. On peut introduire la négation dans l'exemple canonique "Achille est un lion", ce qui donne "Achille n'est pas un lion". Cette négation supprime la contradiction et en fait un énoncé vrais, qui s'apparente même à la tautologie; c'est ce statut qu'a aussi l'adage célèbre "Nul homme n'est une île". Ces énoncés vrais restent toutefois figuratifs, en application du principe de coopération. En effet, si mon interlocuteur prend la peine de m'affirmer qu'un homme n'est pas une île, ou n'est pas un animal, c'est que la possibilité existait qu'il puisse l'être. L'énoncé prévoit donc bien la possibilité d'attribuer la qualité d'insularité ou d'animalité à l'entité homme¹⁸.

Le critère de la vérifiabilité, en tant qu'il découle de l'expérimentation, est donc impertinent pour distinguer le discours scientifique du discours rhétorique.

Il faut donc plutôt penser à une falsifiabilité ou vérifiabilité toutes discursives, résidant dans le mécanisme d'appropriation des énoncés. Dans l'univers scientifique, on fait un certain usage des énoncés : un énoncé falsifié est rejeté, et ne peut donc modifier l'encyclopédie; l'attribution de qualité qui s'est révélée insatisfaisante est abandonnée, et une autre est recherchée, qui peut ne rien avoir à voir avec la première. Dans l'usage rhétorique des énoncés, la lecture insatisfaisante peut également laisser la place à une recherche de lecture plus satisfaisante. Mais la différence est qu'ici, la première lecture peut encore servir. Tout falsifié qu'il soit, un énoncé peut donc être assumé, et modifier l'encyclopédie.

Prenons un exemple à Henri Michaux. S'adressant au malheur, le poète déclare : "Je suis ta ruine". En français, le mot ruine peut avoir le sens de "action de détruire" mais aussi celui de "ce qui découle de l'action de détruire". Ces deux sens permettent de proposer deux paraphrases différentes de la déclaration : "Je te détruis" et "J'ai été détruit par toi". Différentes, ces paraphrases sont même antinomiques, puisque celui qui parle est, dans une hypothèse, sujet du processus et dans l'autre hypothèse objet du processus. Comme le montre l'enquête menée auprès d'une centaine de lecteurs, le contexte immédiat ne permet pas de trancher. Mais un certain nombre de ces lecteurs assument simultanément les deux lectures, bien qu'elles soient antinomiques. La justification de cet assomption est le contexte plus général qu'est la thématique de l'oeuvre de Michaux, où la destruction et la déreliction vont de pair avec la révolte.

Bref, l'usage rhétorique des énoncés est cumulatif, alors que le scientifique est malthusien : tout fait farine à son moulin. Polysémique, il l'est doublement : non seulement les unités qu'il agence peuvent avoir plusieurs sens, mais encore il juxtapose les lectures; les hiérarchisant peut-être, mais sans les ramener à l'unité.

¹⁸ Notons au passage que, lorsqu'elle tente de classer les contenus implicites, la littérature linguistique glisse le plus souvent le sens rhétorique parmi les sous-entendus. Mais on observe ici ce sens se comporte partiellement comme le présupposé : si "un homme est une île" et "nul homme n'est une île" n'ont évidemment pas le même sens, le fait même du sens tropique résiste à la négation, comme il résiste aussi à l'interrogation. cfr une fois de plus J.-M. Klinkenberg, *L'originalité du sens rhétorique*. Le trope comme sens implicite, à paraître dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 2000.

Plus encore que les autres, cette dernière opposition est de type pragmatique : la restructuration scientifique est perçue comme assurant une meilleure prise sur les choses; elle est vécue sur le mode réaliste. La science, comme institution, se dote d'un exécutif, externe à elle-même, susceptible de modifier la vie quotidienne de chacun. La restructuration rhétorique, elle, est vécue sur le mode fantasmatique : elle joue du "comme si", elle mime les démarches scientifiques, et ses catégories nouvelles sont proposées sans danger et à titre exploratoire.

Mais que ces oppositions pragmatiques importantes, n'occulent pas la profonde parenté entre la démarche scientifique et la démarche rhétorique, parenté qu'une sémiotique cognitive fait ressortir. Cette parenté étroite, Nietzsche l'avait déjà pressentie : "Qu'est-ce que la vérité ? Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement haussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple fermes, canoniques et contraignantes : les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus comme pièces de monnaie mais comme métal"¹⁹.

¹⁹ *Le livre du philosophe*, Paris, Aubier-Flammarion, pp. 181-182. Cité par J. Derrida, 1972 : 258-259).